

FESTIVAL SA M'AIM 2015

La Tribune des Tréteaux.

Représentation du dimanche 29 novembre 2015.

La question des femmes a très/trop souvent été épinglée comme un faux problème, de l'Eve archétypement coupable à la romaine épouse remise par le fameux proverbe « *silentium ornat mulierem* » : qu'elles sachent tenir leur rang, leur rôle et faire honneur à leur mari. Et qu'elles enfantent dans la douleur sans y faire trop de bruit car, après tout, ce qui compte, c'est la transmission du nom.

Mais rien n'est jamais aussi simple, l'intelligence ne s'enferme pas. Et toute société patriarcale s'y casse les dents, malgré qu'elle en ait.

Shakespeare n'est certes pas le premier à mettre en avant cette capacité féminine à agir sur la destinée ou la décision de ceux qu'il est convenu d'appeler les « Grands » de l'Etat (pensons à Lady Macbeth) ; mais il a su faire de la femme un personnage de caractère aux stratégies efficaces, et cela à tous niveaux.

Selon cette perspective, **« Les joyeuses Commères de Windsor »**, apportent de l'eau en abondance à un moulin déjà très efficace. La **compagnie Guétali** a repris à son compte cette comédie où les épouses sont à l'origine d'un comique particulier, bien mis en évidence par la mise en scène de **Michel Tortay**.

Deux catégories sociales typées vont s'affronter en un combat très inégal.

Mais l'on rencontre, tout d'abord, en scène d'exposition, ceux qui doivent représenter le cadre de l'ordre social, à savoir la Loi et la Morale religieuse. Tout l'art de l'auteur a été de dévoyer leur fonction et de montrer ces deux parangons et garants du penser correct ainsi que de la droite gouvernance des principes comme des ratiocineurs pédants tout juste propres à répéter des banalités émaillées de citations erronées. Le metteur en scène a ici opté pour une ridiculisation de système, une voix de fausset vaguement efféminée pour le magistrat et un accent belge à « couper au couteau » pour le clergyman. C'est dire que même les sonorités du propos sont de la critique en soi, ils sont la caricature de ce qu'ils sont censés définir et incarner.

La Religion et la Règle juridique, voilà pourtant ce qui devrait fonder et renforcer une stabilité de mœurs. Devrait.

Car Sir John Falstaff apparaît, précédé d'un ventre phénoménal, acoquiné de voleurs à la tire ; aristocrate et donc appartenant à un univers de Cour à laquelle il ne cesse de faire référence, où il a eu ses entrées, il est aussi le marginal qui s'arrogue la jouissance de tout ce que le monde met à sa portée, à commencer par l'habitude de détrousser les bourgeois pour mieux trousser leurs épouses, dans la tradition bien connue du droit de cuissage, débordement féodal de l'impunité due au titre et au nom. Falstaff. Ce patronyme est, dans la mémoire de tout un chacun, le synonyme du licencieux, de la luxure choquante et immorale, amoral, même ; qu'on se rappelle Orson Welles dans un film où il tient ce rôle éponyme : il est orgiaque, adepte de tous les excès, amateur de toute chair, buveur invétéré ; Falstaff incarne la démesure, l'*hybris* ; il défie Dieu et les hommes, il ne vénère que son bon plaisir, « le » plaisir.

En face de ce faux cadre fait d'apparence et de mots creux, et de celui-là même qui le met à mal, règne l'univers de l'Argent : une richesse non pas héritée mais acquise, par le labeur ; et cette classe bourgeoise, qui n'a de cesse de singer la noblesse, détient le moteur de l'économie.

Monsieur Lepage est un bon vivant, qui aime la chasse, les vins de qualité et la bonne chère ; il est un amphitryon généreux, conciliant, de bonne compagnie ; mais il est aussi l'aveugle en son ménage, le benêt qu'on bernerait aisément si d'autres que lui ne se préoccupaient de l'inquiétante présence de Falstaff dans les parages de Windsor.

Monsieur Larivière est un acariâtre soupçonneux, jaloux, jusqu'à l'obsession, de la vertu de son épouse ; il va, vient, s'agite, tempête, fouille en tous lieux. Et il se dédouble en un Monsieur Duruisseau, métamorphose drolatique du gaillard incontrôlable en petit vieillard libidineux qui paie Falstaff pour prendre, non pas le pendent lui-même, mais sa propre femme, en flagrant délit d'infidélité.

Les maris bourgeois constituent ainsi scéniquement un duo antinomique très plaisant, avec cette construction en abyme qui amène à fabriquer un « faux » personnage expert en rouerie machiavélique.

Et nos commères, à l'origine des conflits et fortes du pouvoir de dénouer l'inextricable, forment, elles, une « paire » d'amies, presque semblables dans la ruse perfide, Madame Larivière devenant l'appât et Madame Lepage prêtant son savoir-faire à duper et l'ogre Falstaff et leurs maris menés au final par le bout du nez.

Artisan du désordre, il y a ce va-et-vient d'intermédiaires douteux, petits maraudeurs fureteurs et rebelles, jeune page qui apprend le latin et se forme aux usages, et puis cette entremetteuse en robe bleue, qui porte des messages et qui s'offrirait bien en service gratuit à l'énorme démon qu'elle ne déteste pas rencontrer. Et aussi un tavernier qui fraie avec tous et toutes.

La pièce est riche de personnages qui se succèdent à un rythme rapide, dans une succession de tableaux où chaque fois se répète et s'amplifie la mise en œuvre de la déconfiture de Falstaff. Pour cela, un décor très simple : une longue table et quelques chaises à haut dossier, une nappe à carreaux et l'auberge apparaît sous nos yeux, en avant d'un double panneau en moucharabieh blanc qui cerne l'espace de jeu. Un tissu rouge ou blanc immaculé recouvre-t-il cette table, et on se transporte chez l'un des deux bourgeois ; le candélabre ajouté symbolise ce passage : le changement de décor par l'intervention d'un accessoire extrêmement ordinaire, ces mouvements se déroulant à vue sous un clair obscur bleuté, tout est sobre et la magie du théâtre opère, on y croit et le texte sonne et résonne dans sa complexité.

Car, si l'intrigue reste simple, en trois temps, pour se jouer de Falstaff, de sa cupidité et de sa concupiscence, le texte n'en finit pas de séduire par une kyrielle de jeux de mots : tout l'attrait des tirades est dans l'accumulation acrobatique des à-peu-près, des jeux sur les assonances et les allitérations, sans compter les références paillardes ; la mythologie et Cupidon, notamment, brandissent leurs attributs antiques en une ronde gaillarde où l'allusion au sexe est débridée et sans tabou.

Et c'est une véritable performance qu'accomplit chaque comédien de mettre ainsi en valeur un texte à tiroirs, plein de verve et de truculence. Tout est en place, dans le juste tempo et la jubilation à être là, et à servir ce Shakespeare iconoclaste, provoque joie et rire dans la salle. C'est une farce, certes, mais point n'est ici pitrerie facile : le verbe de l'auteur comme la modernité de la traduction – et de l'adaptation – requièrent toute notre attention.

L'entreprise de monter cette pièce sur le libertinage, le dérèglement des mœurs et la soif de liberté des femmes est une prouesse qui nécessite un grand travail de groupe, une compagnie de comédiens bien soudée et un placement comique très précis.

L'intrigue, qui fait la part belle à une magistrale démonstration de la décadence des nobles, qui montre un anti-don Juan couard, stupide à force de stupre, obsédé par le plaisir immédiat, grossier, malotru, incapable de séduire par le propos, cette intrigue en trois temps, et qui va crescendo, s'agrémentent d'effets réussis de mise en scène.

Il s'agit de petits gags purement visuels, mais qui sont comme une pause, une respiration dans l'élan riche de la verve des tirades : Larivière qui a plongé dans le lourd panier de linge sale où les deux bourgeoises avaient caché leur monumentale proie, en ressort avec une culotte rouge sur la tête (« ah, ça ira, les aristocrates, on les aura ») ; un valet en graisse les roues avec un ustensile acheté dans un magasin de bricolage (portée intemporelle de la critique sociale au travers d'un anachronisme bien vu) ; un émissaire simplet se mouche et s'emploie ensuite à essuyer des verres avec le tissu souillé.

Quant à nos « joyeuses commères », elles sont la gaîté même. Elles ne se fâchent pas pour avoir reçu la lettre d'un galant. Elles sont sujettes à l'offense d'avoir à lire le même

contenu sans art, avec une allusion malvenue à leur âge. Elles ne sont pas fidèles, elles sont piquées dans leur pouvoir de séduction, dans leur féminité ; c'est leur orgueil qui les rend hardies à fabriquer du stratagème, et non leur attachement à la fidélité conjugale. Ce sont des complices intelligentes, inventives, et qui savent jouer avec l'humiliation (réifier le coquin dans un panier de linge « puant »), ou avec le travestissement (Falstaff habillé en femme et tenu pour « la devineresse de Brentford » sera rossé par détestation de ces pratiques de divination et de prédiction). Et, enfin, elles mettent en scène une mascarade nocturne à laquelle elles associent prudemment et malignement leurs époux, une farandole qui s'appuie sur la croyance aux esprits, sur la peur archaïque de la nuit. Les spectres, les fées et les sorcières hantent le théâtre shakespearien.

C'est donc une pièce qui peut être vue à plusieurs niveaux de « lecture » : revendicative concernant l'enfermement des femmes dans un corset de fausse fidélité alors qu'elles sont mariées sans amour ; critique de l'hypocrisie et de la « bien-pensance » ; et il est à noter qu'il n'y a pas de morale finale : Lepage met fin à la bacchanale en invitant le bouffon de cour dissolu à savoir rire de soi et de tout ; Falstaff est incité à pardonner la punition de sa coquinerie, qu'il méritait, car « tout cela n'est pas si grave ». Il recommencera...

Belle démonstration théâtrale !

Certes, le texte est porteur, Shakespeare n'en finit pas de nous donner à réfléchir sur le monde que nous construisons et sur nos capacités de cruauté, voire de monstruosité, mais ici, la représentation est une totale réussite !

Si le support textuel est de portée contestataire et anarchique, la mise en scène et le jeu des comédiens montrent une parfaite cohérence. Il y a en amont un travail colossal, et non moins de talent, pour parvenir à cette aisance de tous ; tout ce qui se passe devant nous semble « naturel », parfaitement juste et jamais on ne tombe dans l'excès.

Bravo ! L'enjeu était de taille. La représentation est une victoire !

Que cette pièce continue de tourner de salle en salle et que l'on profite de ce théâtre courageux, ambitieux, et de grande qualité !

Au plaisir de retrouver l'excellente **compagnie Guétali** dans d'autres aventures scéniques !

Halima Grimal